

**In memoriam**

**EN SOUVENIR DE MAX GOYFFON  
(1935-2020)**

par

Jean-Loup d'HONDT

Évoquer la mémoire de Max Goyffon est en premier lieu, pour l'auteur de ces lignes, rappeler la cinquantaine d'années durant lesquelles nous nous sommes



côtoyés, à partir de 1968, tout d'abord comme voisins à deux étages de distance dans le même bâtiment du Muséum national d'Histoire naturelle. Mais aussi quelques années plus tard comme collègues travaillant en commun, ceci pendant près d'une vingtaine d'années et selon les mêmes méthodes, sur un même matériel biologique que je lui avais fait découvrir, les Bryozoaires ; et surtout comme amis fidèles s'accordant professionnellement et humainement une confiance mutuelle durant quarante ans. Pendant les premiers temps, nous nous croisions régulièrement dans le pavillon Chevreul, là où étaient domiciliés nos laboratoires respectifs, un bâtiment partagé par nos deux services de recherche et où aussi étaient implantés des logements réservés à des professeurs du Muséum (M. Jean-Pierre Lehman au troisième et M. Henry Vallois au premier).

Max Goyffon partageait le rez-de-chaussée où se trouvaient ses salles de manipulation, d'une part avec les deux dames de l'Agence comptable qui occupaient

---

1. Muséum National d'Histoire Naturelle, Département « Milieux et peuplements aquatiques », 55, rue Buffon, 75005 Paris. E-mail : dhondt@mnhn.fr.

**Bulletin de la Société zoologique de France 145 (4)**

un bureau en façade, et d'autre part avec le petit logement en bordure de la rue Cuvier où habitaient alors Mme Taranne, technicienne à la Bibliothèque centrale, et son époux. Le jeune Laboratoire de Biologie des Invertébrés marins où j'effectuais alors mes recherches avant d'y avoir par la suite mon bureau, primitivement rue Buffon, occupait le deuxième niveau.

Nous avons sympathisé dès 1972, lorsque je lui avais appris que je rentrais d'un long détachement en Afrique du Nord où il avait lui-même séjourné à plusieurs reprises, ce qui impliquait que nous avions donc des souvenirs en commun, et quand je lui avais par ailleurs fait part de mon souhait de faire identifier les espèces de scorpions que j'en avais rapportés ; or ceux-ci constituaient précisément son matériel biologique privilégié. Quelques années plus tard, lorsque je lui avais un peu par hasard signalé mon souhait de me mettre en quête d'une approche novatrice, par exemple morphogénétique ou biochimique, pour approfondir la systématique et la phylogénie des Bryozoaires, qui ne reposaient jusqu'alors que sur des critères squelettiques et négligeaient les parties molles tant larvaires qu'adultes de ces organismes, il m'a proposé de descendre deux étages et de venir manipuler dans son service, puisqu'il disposait lui-même d'un matériel électrophorétique performant et était intéressé par une application des techniques qu'il avait développées à un nouveau matériel biologique, les invertébrés marins. Cette collaboration a duré une vingtaine d'années et a donné lieu à la publication conjointe d'une trentaine de notes scientifiques dont l'une renfermait la description d'une nouvelle espèce de Bryozoaires du genre *Alcyonidium*. C'est à l'occasion de nos travaux en commun qu'il découvrit l'intérêt et l'exceptionnel pouvoir séparateur des gels de polyacrylamide à gradient de porosité qui nous a permis la réalisation de ce programme de recherche.

Issu d'une famille originaire des Hauts de France, Max Goyffon y était né le 2 juillet 1935. Précocement orphelin de mère, il avait choisi d'embrasser la carrière militaire, à laquelle il avait rapidement pris goût, un peu par vocation, mais surtout à l'origine pour soulager son père d'une partie de ses charges matérielles. Formé au Centre de Service des Santé de Lyon, il suivit alors le cursus traditionnel de l'armée française, qu'il débuta avec le grade de sous-lieutenant et termina avec celui de médecin-général, se rendant parfois sur les sites d'opérations extérieures, et c'est ainsi qu'il découvrit le Maghreb.

Durant les premières années de sa carrière militaire, il se spécialisa dans la médecine du sport et se passionna pour l'escrime et plus particulièrement le sabre, devenant un redoutable bretteur. Il s'intéressa aux pathologies exotiques, notamment liées aux animaux venimeux et vénéneux, avec une prédilection pour les serpents et surtout pour les scorpions qui allaient devenir ses animaux de prédilection, se formant alors auprès du spécialiste français en la matière, le professeur Max Vachon (1908-1991), titulaire de la chaire de Zoologie-Arthropodes du Muséum. Il soutint sa thèse de doctorat ès sciences en 1976. Admis à une spécialisation en Biologie générale, il fut affecté à la Division de Biologie et Écologie du Centre de Recherche du Service de Santé des Armées (ce dernier créé en 1963), dirigé par le médecin général inspecteur du Travail Pierre-Marie Niaussat (1921-2013), puis au Laboratoire

### En souvenir de Max Goyffon

d'Études et de Recherches sur les Arthropodes Irradiés, plus connu sous le sigle de LERAI, également fondé par ce dernier en 1963 par convention avec le Muséum et logé entre les murs de celui-ci. À l'origine, le LERAI avait pour vocation d'étudier la radiorésistance des scorpions observée par Niaussat lors de séjours en Algérie à l'occasion des essais nucléaires menés sur les bases françaises.

Goyffon prit la succession de Niaussat dans ses différentes fonctions lors du départ en retraite de celui-ci en 1971, à l'Hôpital Percy de Clamart et à temps partiel à Grenoble ; il prit la sienne en 1995, et fut alors nommé attaché au Muséum, puis admis parmi les professeurs honoraires. Durant cette période, il continua à s'initier à la biologie et à la systématique des Arthropodes venimeux, et tout particulièrement des scorpions, et créa en 1983 au Muséum un enseignement original sur les animaux venimeux et vénéreux, dont les cours étaient assurés chaque année par une vingtaine de spécialistes des différents groupes zoologiques concernés, civils et militaires. Il devint un module de l'enseignement de 3e cycle de l'école doctorale du Muséum. En sa qualité de médecin, il s'intéressait à la thérapeutique et aux traitements anti-venimeux ; à ce titre, il allait régulièrement assurer des enseignements aux Instituts Pasteur de Tunis, Alger et Rabat. Il s'était néanmoins attiré quelques inimitiés dans le milieu militaire où certains n'appréciaient pas l'orientation trop naturaliste qu'il donnait à ses activités, au détriment des attitudes et des motivations premières que l'on pouvait attendre d'un haut gradé de l'armée.

Il avait accueilli dans son service un certain nombre de chercheurs, souvent des jeunes alors souvent recrutés dans le cadre et pour la durée de leur service national, mais pas nécessairement. Plusieurs d'entre eux ont occupé par la suite des postes prestigieux dans l'enseignement supérieur, tels René Lafont, Michel Lemire, Claude Grenot, Philippe Le Gall, Philippe Billiald ou Éric Queindec, qui avaient à cette occasion leur place de travail dans la vaste pièce qui servait de bureau collectif à l'ensemble de l'équipe sur l'un des côtés de la Grande Galerie du Muséum. Il y disposait à plein temps d'un technicien (d'abord M. Louac'h, puis M. Mercier-Balaz), essentiellement chargé des élevages de scorpions et des grillons qui leur servaient de nourriture, et préparait aussi les manipulations ; et un jour par semaine d'une des secrétaires de son service à Clamart, native de Roscoff et connaissant donc bien les organismes vivant en milieu marin. Ses hôtes étaient surtout impliqués dans des travaux de recherche concernant l'électrophorèse protéique et enzymatique, thématique pour laquelle Goyffon avait historiquement appartenu au groupe d'une quinzaine de précurseurs qui avaient simultanément (et dans des établissements de recherche répartis sur une bonne partie du territoire français) entrepris dans ce domaine des recherches pionnières en biologie et en zoologie. Les travaux menés avec l'apport de cette technique portaient alors en France sur des matériels biologiques les plus divers, et étaient réalisés dans les équipes de Marie Kaminski, Roland Guinet, Philippe Tarroux, Marie-Louise Cariou, Philippe Detrait, Hubert Saint-Girons, Gabriel Peltre, Gérard Lucotte, Jean-Philippe Salier, Loïc Faye, Roland Charlionet, Patrick Masson, Georges et Nicole Pasteur. Il a ainsi introduit à l'époque l'électrophorèse protéico-enzymatique au Muséum ; ce n'est que quelques années plus tard que Jean-Jacques Toulmé, futur professeur à la faculté de médecine de

**Bulletin de la Société zoologique de France 145 (4)**

Bordeaux, commença dans l'établissement à s'initier lui-même à une nouvelle approche vouée à un grand avenir, l'électrophorèse des acides nucléiques.

Max Goyffon, auteur ou co-auteur d'environ 250 publications, a aussi été co-auteur de plusieurs ouvrages, dont le plus connu, placé sous sa responsabilité éditoriale, « La Fonction Venimeuse », est paru en 1995 ; il dut à son grand regret, pour des limites de place (et de financement), se résoudre à en écarter plusieurs des articles qu'il avait primitivement acceptés. Il était membre de l'Académie des Sciences d'Outre-Mer (« Un regroupement de Gérontes, dont je suis » plaisantait-il), du Comité éditorial de la revue *La Recherche*, membre d'honneur de la Société Française d'Électrophorèse dont il co-organisa plusieurs des congrès annuels, membre du Conseil d'administration de la Société zoologique de France, officier de la Légion d'Honneur et de l'ordre national du Mérite. En 1983, nous avons co-organisé le congrès annuel de la Société zoologique de France au Muséum, ce qui avait donné lieu à la publication d'un ouvrage qui fit référence à l'époque, « Électrophorèse et Taxonomie », que nous avons alors co-édité.

Homme cultivé riche de citations littéraires, affable, accueillant et convivial, bon animateur, il accordait souvent à titre gracieux des consultations médicales et délivrait des ordonnances à ses collègues et collaborateurs. Personnalité intègre et loyale, fidèle en amitié, toujours de bon conseil, il était direct dans ses propos, réfractaire à toute compromission, « droit dans ses bottes » surtout lorsqu'il avait conscience que l'on cherchait à lui causer des difficultés. Il ne manquait aucune occasion de rendre service, accordant facilement sa confiance (parfois trop hâtivement). Il avait beaucoup d'humour, était friand de jeux de mots et de formules parfois discrètement empruntés à la verdeur du langage militaire, mais tout en veillant à les ciseler pour rester avec habilité dans les limites de la décence. Il pouvait être enthousiaste, tout en étant sans illusion sur le milieu scientifique et humain. Il prenait plaisir à réutiliser dans la conversation les expressions familières, bien connues de ses interlocuteurs, de tel ou tel de leurs collègues communs (dont « Vain Dieu ! », expression favorite d'Hubert Saint-Girons !). Se tenant toujours très droit, il en imposait par sa haute taille et sa prestance, en particulier en uniforme. Il lui arrivait de se montrer gêné lorsqu'il était salué sous son titre de général dans certaines circonstances courantes de l'existence. Il savait se montrer magnanime, puisqu'après s'être excusé auprès d'un ami d'avoir momentanément cru à un manquement de sa part sur la foi d'un ragot, il choisit de ne pas en faire le reproche à la collègue qui avait tenté de discréditer et de diffamer ce dernier, et de faire envers elle comme si de rien n'était, alors qu'il admettait qu'elle avait alors trahi et perdu une partie de sa confiance. L'un de ses principes favoris était dans le cadre de ses prérogatives militaires de « fortifier le droit par l'exercice du fait ».

Ce bon vivant décrivait avec chaleur ses vacances en famille durant lesquelles il faisait largement honneur à la gastronomie locale (notamment en Périgord où nous nous recommandions respectivement les bonnes tables). Il appréciait particulièrement, lorsqu'il retrouvait des amis au restaurant, certains crûs qu'il ne manquait pas de leur proposer et dont il se réservait d'ailleurs l'exclusivité du choix ; en par-

### En souvenir de Max Goyffon

ticulier le vin des coteaux de Layon. Il ne fréquentait jamais la cantine du personnel du Muséum, mais se rendait chaque midi dans l'un ou l'autre des restaurants proches de l'établissement, en en changeant chaque jour, s'arrangeant généralement pour avoir des collègues avec qui partager sa table. Rue Buffon, il était chaque jour salué ou intercepté par tel ou tel de ses collègues. Le cours annuel sur les animaux venimeux et vénéreux était en particulier le prétexte de pouvoir passer le midi de longues heures au restaurant avec les intervenants, notamment en compagnie des collègues venant à Paris pour l'occasion ; et c'était alors l'occasion de fructueux échanges de vues sur les problèmes actuels de la sérothérapie antivenimeuse et les progrès dans sa connaissance. Ce qui ne l'empêchait pas, comme tout natif du nord de la France, d'être aussi un grand amateur de bière.

Un souvenir resté très vivant dans les mémoires de ceux qui ont eu la chance d'y participer est celui du colloque (auquel son épouse, disparue trois ans environ avant lui à la suite d'une longue maladie, et dont la proximité du décès l'affecta profondément, participa) qu'il avait organisé en 2006 et dont il était le principal maître d'œuvre. Il s'est tenu dans un amphithéâtre montagneux et rocheux délimité par de hautes falaises, au cœur du village de Mouthier-Haute-Pierre, en hommage à Césaire et Marie Phisalix, pionniers de l'étude des venins en France et herpétologues, qui y résidaient et sur les tombes et devant la maison desquels les congressistes se sont rendus en pèlerinage. Dans ce cadre magnifique et ensoleillé, au pied duquel s'écoulait un rafraichissant torrent, se côtoyèrent des amateurs – plusieurs d'entre eux décrivant à l'envi le comportement des tichodromes – et des professionnels ; les temps morts ont été consacrés par les uns et les autres à la visite des spectaculaires sources de la Loue et du musée Gustave Courbet dans la ville voisine d'Ornans. La porte vitrée de la salle de réunions était orientée vers la façade de l'église, et l'assistance put donc suivre simultanément un jour les conférences présentées par les participants et la sympathique cérémonie du mariage de la fille de l'ancien maire de la commune.

Max Goyffon est décédé à l'âge de 85 ans, le 26 juillet 2020, après plus de deux années d'affaiblissement progressif. Il avait un fils et deux filles dont l'une l'avait accueilli chez elle près de Mâcon. Son souvenir demeurera dans la mémoire de ses amis, dont beaucoup lui doivent en partie leur réussite professionnelle, comme celui d'un homme d'exception : un enseignant-chercheur pionnier authentique et dont l'originalité fut de concilier les différents aspects d'une rare pluri-compétence (recherche et enseignement, zoologie, médecine, biochimie, toxicologie, immunologie). Il laissera aussi le souvenir d'un homme cultivé, simple, généreux, spirituel et d'une grande honnêteté, qui eut le privilège de pouvoir concilier avec bonheur et succès l'exercice d'activités indépendantes qu'il sut corrélées.